

# L'Université Algérienne est-elle en Délivescence?

## Un Difficile Etat des Lieux

Prof. Jamal Mimouni\*

*\*Département de Physique, Université Mentouri, Constantine*

*Vice Président, Arab Union for Astronomy & Space Science (AUASS)*

*Président, African Astronomical Society (AfAS)*

**Publié dans El Watan du 10 et 17 juillet 2019, [Partie 1](#) et [Partie 2](#)**

### 1-Evaluer l'Université Algérienne: une Gageure

Il n'est nullement dans mon intention de tenter de dresser un bilan complet sur l'Université Algérienne, ni même d'apporter une réponse tranchée sur sa viabilité et sur son statut par rapport aux autres systèmes universitaires de par le Monde. Je reconnaîtrais même d'emblée que je suis assez mal équipé pour pouvoir apporter ces sortes de réponses. Je n'ai ni accès aux métadonnées la concernant, ni ai-je une connaissance approfondie des rapports d'experts qui s'y affèrent. D'ailleurs un enseignant appartenant à cette Université depuis plus de trois décades pourrait-il en être un observatoire impartial? On pourrait alors me tacler sur la pertinence pour moi d'aborder le sujet! Et bien tout modestement, son but pourrait être déblayer le terrain en apportant une contribution critique et un éclairage de l'intérieur qui pourrait permettre d'établir une analyse à la fois plus fine et plus globale, à même de dégager des pistes d'action...

En fait, ma réponse a été aiguisée par celle d'un collègue syndicaliste qui en avait brossé un bilan des plus funestes<sup>i</sup> au point où on aurait pu s'étonner que cette Université si égotante n'aurait pas déjà été enterrée, et dont comme j'avais promis d'y répondre dans un précédent article. D'un autre côté, les bilans présentées par les services concernés du Ministère de l'Enseignement Supérieur ou de la bouche de leurs responsables, qui souvent se limitent à des statistiques, sont trop triomphalistes<sup>ii</sup> pour permettre une évaluation objective. Doit-on se résoudre à l'avis d'experts externes pour porter un jugement sur ses performances et sa viabilité<sup>iii</sup>? En fait, ni rengaine anti-système qui vire parfois au règlement de compte, ni bilan dithyrambique de bureaucrates zélés ne sauraient se substituer à une analyse sereine et impartiale.

Je reconnais d'emblée qu'un jugement comparatif des performances de notre Université avec celles des autres Universités de par le Monde serait catastrophique au vu du nombre d'indicateurs dans le rouge chez nous, mais cela serait oh combien injuste. J'assumerais d'emblée que ses performances doivent être jugées à l'aune des missions qu'il lui ont été imparties<sup>iv</sup>, des contraintes qu'elle fait face<sup>v</sup>, et aussi de sa résilience et sa capacité à se réformer. Porter des jugements définitifs et à l'emporte pièce sur sa perte irrémédiable est inconvenant et ne mène à rien.

L'optimiste impénitent en moi, et au vu des ressources humaines et points forts que notre Université recèle, pense en effet que notre Université peut sortir de sa médiocrité actuelle et rebondir pour devenir performante si des mesures énergiques de redressement sont prises, malgré l'énorme passif qu'elle traîne comme un boulet aux pieds, .

Les deux missions de base de l'Université sont la formation et la recherche. L'enseignant est au cœur de ces deux processus tandis que l'étudiant est récepteur et marginalement participant. Nous passerons tout d'abord en revue de manière critique chaque composante,

avant de parler des pratiques qui fragilisent l'Université Algérienne, et de conclure par une série de recommandations. Nous commencerons, tout seigneur tout honneur, par les enseignants.

## **2- Le Corps Enseignant, la Cheville Ouvrière de l'Université**

Énonçons d'emblée un fait assez évident, l'enseignant est le cœur vibrant de l'Université et son âme. Contrairement à d'autres entreprises économiques ou industrielles où le capital est les buildings ou les machines ou les investissements de manière générale, ici le capital est essentiellement l'humain. C'est bien lui qui façonne le produit final (Qu'il forme, ou bien mal-forme ou encore déforme), notamment les promotions de diplômés qui en sortent. Au vu de ce prodigieux réservoir de compétences qu'il constitue, la stratégie de toute Université qui se respecte serait donc en toute circonstance de mettre le corps enseignant en exergue et au cœur des missions de l'Université. Par contre, l'administration omniprésente et souvent omnipotente devrait s'effacer pour se mettre au service de la communauté universitaire, et ne devrait pas s'accaparer la charge de représenter l'Université dans les médias, ce qui amène à fausser l'image de l'Université. Il est aussi manifeste que toute tentative de déstabiliser le corps enseignant en le brimant ou en le marginalisant est attentatoire au bon fonctionnement de l'Université elle-même<sup>vi</sup>.

### **Des Carrières Mal Gérées, des Effectifs Pléthoriques**

Si l'Université s'adosse existentiellement à ses enseignants pour sa raison d'être, il est fondamental de prendre soin de cette composante vitale et de s'atteler à constamment la valoriser et lui permettre de s'épanouir. La grande tragédie de l'Université Algérienne est la mauvaise gestion de son potentiel humain. Un certain nombre de mes collègues, Dieu soit loué, ont pu tracer de par eux même une carrière universitaire réussie et pour certains même lumineuse, mais la majorité hélas n'ont pu se «bootstrapper» et sont restés dans le minimum possible parce que personne n'a pu les accompagner dans leur carrière. Ils existent comme enseignants, enseignent depuis des décennies, mais ils ne ressemblent en rien à des universitaires, ni par leur capacité académique tout d'abord, ni par une quelconque velléité de renouveler leur savoir. Ce n'est malheureusement pas l'administration, ni même les différents conseils scientifiques qui foisonnent au niveau de chaque structure: faculté, département, laboratoire, qui vont s'atteler à leur tracer un plan de carrière pour les faire sortir de leur état de tassement professionnel<sup>vii</sup>.

De qui parlons nous? Et bien d'enseignants qui ne progressent pas dans leur carrière, certains jusqu'à une certaine époque restaient inscrits «à vie» au doctorat. Nombre d'entre eux ont d'ailleurs pris leur retraite en restant maîtres assistants ou moins, sans n'avoir jamais rédigé une seule publication scientifique ou encadré des étudiants.

De cette réalité découle une autre tare de notre système, une non optimisation des effectifs enseignants dans les différents départements. Prenant mon propre département de physique comme exemple, mais j'imagine que tous les départements vivent des situations similaires, il s'est étoffé au fil des ans d'un effectif de quelque 150 enseignants, les deux tiers de rang magistral dont la moitié d'entre eux avec le rang de professeur de l'enseignement supérieur. D'ailleurs il a plus d'enseignants que d'étudiants de physique! Et pourtant cela n'empêche pas une bonne partie des étudiants de se sentir abandonnés: pas de tutorat, et personne à qui se tourner pour des suppléments d'explication. L'enseignant trop souvent effectue sa charge horaire et déguerpit pour ne plus être revu souvent jusqu'à l'examen. Or ces quarante enseignants de rang de professeur devraient constituer une prodigieuse force de frappe. Dans une situation idéale, chaque professeur devrait être un pôle ou gravite étudiants de doctorat, postdocs et assistants de TD, avec en plus la charge de la gestion d'un budget de recherche. Il y

a des départements de physique dans des «Colleges»<sup>viii</sup> aux États Unis qui tournent avec un seul professeur de physique et son équipe qui sont en charge de tous les modules de physique du «College».

Le gâchis de ressources humaines chez nous apparaît de manière plus criarde quant on réalise qu'une bonne partie de la charge horaire de ces enseignants de rang magistral consiste en fait à assurer des TD et des TP, ce qui ne devrait jamais être le cas. Seuls des assistants, des étudiants de doctorat ou des vacataires devraient être assignés à ces tâches, comme cela se fait dans toutes les universités au Monde!

En résumé, non seulement n'y a-t-il pas de vie scientifique conséquente comme nous y reviendrons un peu plus loin, mais même ce qui reste, notamment l'enseignement, se réduit à la portion congrue, avec en plus pas d'«Heures de bureau» (Ou «Office Hours») qui font pourtant partie de la charge d'enseignement des enseignants de rang magistral, ni même de tutorat qui pourtant est le point fort du système LMD. Je ne parlerais pas des supports pédagogiques sachant que nos bibliothèques sont devenues des dépôts de vieux ouvrages et de revues scientifiques dont l'abonnement s'est arrêté depuis au moins deux décennies.

### **Les Conséquences Incommensurables de la Fuite des Cerveaux**

Le sujet de la fuite des cerveaux est évoqué dans les médias de manière persistante, mais trop souvent comme une simple fatalité à mettre au chapitre pertes et profits et qui priverait quelque peu l'Université Algérienne d'une partie de son potentiel, se focalisant souvent sur son coût pour l'Etat Algérien. On parle effectivement de ces milliers, voire ces dizaines de milliers d'Algériens brillants qui ont été formés à l'étranger avec l'argent de l'Etat dans les années 70, 80 et 90 pour ne plus jamais revenir. Puis il y a, comme une saignée perpétuelle, ces vagues de cadres et universitaires qui migrent vers des horizons plus rétributeurs et où leur compétence est mieux mise à profit. Il est un fait que la perte qu'ils représentent pour l'Université Algérienne est incommensurable car la compétence et la performance est un multiplicateur de plus-value quoique difficilement quantifiable. En effet, il n'y a pas de démocratie dans le domaine académique: Un Einstein vaut 100 physiciens de valeur, alors que chacun de ces derniers vaut 100 physiciens lambda. Pour avancer une autre analogie, un scientifique de valeur est comme une mine d'or, tandis qu'un enseignant avec un doctorat comme ceux attribués à la pelle dans certains de nos départements, il est comme une carrière de pierres pour produire de la caillasse. En fait, le problème n'est pas tant le fait de décerner ces doctorats très moyens, après tout, les Universités de part le monde font de même pour évacuer certains étudiants en fin de parcours mais qui s'éternisent trop, mais la tragédie chez nous est que souvent vient clé en main avec ce doctorat un poste universitaire, en fait une sinécure, et le département où il sera recruté aura pour les trente prochaines années au moins un membre de sa Faculté improductif.

Il faut aussi se rappeler que le recrutement dans les universités de part le monde se fait après une période de post-doc qui est une phase cruciale dans la vie d'un chercheur durant laquelle il va démontrer sa capacité à être productif. Ce poste de recherche au niveau junior ou le jeune chercheur munit d'un doctorat va s'affirmer dans sa spécialité en tant que chercheur et bâtir son CV, est le tremplin pour être recruté à une position dans une université ou un centre de recherche. Une fois recruté, il va être soumis à son deuxième test de productivité pour éventuellement obtenir une position permanente (ou «tenure» dans le système Anglo-saxon). Dans nos universités en Algérie, ce deuxième test pour la titularisation correspond à une année en tant que «stagiaire», position qui ne veut strictement rien dire car s'il est bien sage et ne fait pas de bêtise, il sera permanentisé sans coup férir. Donc en fait, une partie appréciable de ces nouveaux recrutés sur la base de leur diplôme et obtenu à l'aide d'une seule publication en général, n'ont aucune expérience de recherche. Atterrissant dans un no man's land de la

recherche scientifique comme le sont la plupart de nos départements hélas, il n'auront pour ainsi dire pas de carrière scientifique et seront déjà en position de «pré retraite»<sup>ix</sup>.

Maintenant le «punch line»: Les générations d'étudiants qui ont poursuivi leurs études à l'étranger et ne sont jamais revenus, pour la plupart la crème de leurs promotions, ont fait perdre à l'Université Algérienne, son suc, sa substance vitale. Ceux qui sont formés localement, ou même ceux qui sont revenus trop vite et qui opèrent dans un environnement sans vitalité scientifique<sup>x</sup>, ne peuvent être comparés en valeur scientifique avec ceux qui sont devenus des véritables machines à publier et à inventer, parce que évoluant dans un environnement où la compétition est intense ce qui leur a permis de décupler leurs capacités propres. Je citerais comme un simple exemple le cas d'un collègue qui enseignait un temps donné dans une université Algérienne en régime de «rendement minima»<sup>l</sup>, et qui se trouve depuis deux décennies dans une grande Université à l'étranger où il est à la fois chef de département, enseignant, responsable d'un centre de recherche, éditeur d'une revue scientifique, conseiller académique du recteur... Est-il utile de rappeler qu'un enseignant chercheur de rang magistral en fin de carrière chez nous perçoit un salaire qui est de moitié du salaire perçu par un diplômé niveau Master 2 nouvellement recruté, en France disons.

### **Le Maître, le Disciple et les Traditions Universitaires**

*« Le grand enseignement est celui qui éveille les doutes chez l'élève, qui est école de dissension. C'est préparer le disciple au départ... »<sup>xi</sup>*

Un maître à penser, un maître de son art, est un phare qui éclaire au loin et qu'aucune lumière falote ne pourrait lui être comparé. Certes, la règle première que nous essayons d'inculquer à nos étudiants est qu'en phase universitaire, contrairement à celle précédente, il y a nécessité de s'affranchir de la tutelle du professeur, et le plus tôt serait le mieux. Sa relation avec le savoir doit passer par les manuels puis progressivement par les articles de recherche, l'enseignant n'étant qu'un facilitateur et un «resource identifier» (Indicateur de ressources)<sup>xii</sup>. Il doit s'abreuver à la source et se défaire de tout intermédiaire. Un étudiant qui, en fin de cursus, se contente des notes de cours, aussi excellentes soient-elles, est resté avec la mentalité de lycée et n'a donc rien appris de son passage à l'Université. Être étudiant, c'est savoir acquérir tout seul les outils nécessaires et développer un mode autonome de réflexion. Et pour cela il doit avoir, du moins à un stage avancé, s'être initié auprès de ses professeurs qui ont dû être ses maîtres à penser. Exigence difficile à maintenir car en apparence contradictoire que cette nécessité de se libérer de la relation trop étroite avec ses professeurs ou mentors, mais en même temps de rester constamment inspiré par ses méthodes, son style, sa vision, sa sagesse. Une Université sans maîtres à penser, sans chercheurs émérites, sans modèle propre de recherche, sans traditions, est stérile académiquement, et mérite difficilement d'être appelée comme telle.

### **L'Enseignement Secondaire, Parlons en**

J'ouvre une parenthèse importante sur le palier pré-universitaire. Certains y voient l'origine des maux de l'Université et en particulier la faiblesse des nouveaux étudiants. On pourrait disserter à loisir sur ces maux, les tares mêmes car le mot n'est pas trop fort, de cette période importante de la vie éducative de nos jeunes, mais je ne le ferais pas ici. Je voudrais juste me concentrer sur une catastrophe didactique et cognitive qui a pour nom les Cours Particuliers, et leur incidence sur la préparation mentale des étudiants qui nous arrivent en phase universitaire. La plus grande critique qui devrait être portée au système des cours particuliers qui se sont généralisés au niveau du secondaire et surtout pour la Terminale, n'est pas qu'ils déstabilisent et dévalorisent le secteur éducatif, ni même la saignée financière qu'ils représentent pour les ménages, mais bien la perte d'autonomie de réflexion qu'ils occasionnent

aux élèves, ces grappes humaines passives entassées dans des classes souvent insalubres et insécure où ils apprennent par cœur les solutions du plus grand nombre d'exos types possible, mais qui ne comprennent si peu conceptuellement aux disciplines elles mêmes<sup>xiii</sup>. Ce n'est donc pas étonnant qu'ils ne développent aucune relation d'intimité avec ces mêmes disciplines dont pourtant ils excellent, et qui les amènera inmanquablement à choisir, médecine, pharmacie, chimie ou architecture, mais jamais, oh suprême ironie, ces disciplines gagnantes qui leur ont permis d'obtenir ces super scores au bac! Ceci est non seulement un échec cognitif patent, mais aussi une tragédie nationale vu ce que cela implique comme orientation post-bac erronée qui amène ces cohortes de nos meilleurs bacheliers à se diriger vers des branches saturées et en grosse partie inutiles (Désolé pour cette phase polémique mais je ne veux pas ouvrir ici un débat pour justifier ce qui pourrait ressembler à une provocation pour certains). Un pays qui se construit à besoin d'ingénieurs et de scientifiques talentueux en premier lieu, plutôt que «d'arracheurs de dents» et de «vendeurs de médicaments». Cette matière grise mal orientée est un gâchis de ressources humaines et un des grands échecs de notre système éducatif.

### **3- Les Etudiants, le Maillon Faible**

Les étudiants sont le deuxième terme du diptyque. C'est la raison d'être majeure de l'Université : former des diplômés compétents à même de s'insérer sur le marché du travail et de poursuivre une carrière réussie. Si la recherche est assez peu performante comme nous l'avons vu plus haut, la formation ne s'en sort pas mieux. Il y a tout d'abord une incongruité majeure concernant la formation qu'il faut relever d'emblée: Les diplômés ne servent pas à grand chose car facilement 80% des diplômés n'exerceront pas dans le domaine lié à leurs études<sup>xiv</sup>, et ce, vu l'inadéquation tragique entre les profils de formation et le marché du travail<sup>xv</sup>.

Bien sûr, la qualité de la formation dépend directement de la compétence des enseignants qui, globalement parlant, laisse à désirer pour les raisons explicitées plus haut. Il n'est donc pas étonnant que la qualité des diplômés elle aussi laisse à désirer. Mais précisons que quant bien même une bonne partie du corps enseignant n'a pas l'excellence désirée, il y en a par contre un nombre appréciable fortement doués, ce qui compensent en partie la faiblesse générale. Puis il y a aussi une minorité d'étudiants qui s'en sort très bien et qui, une fois complétés leurs études en Algérie, sont admis haut la main dans des programmes internationaux compétitifs.

Adressons-nous maintenant à la lancinante question de qui blâmer pour le bas niveau des étudiants en général. Les enseignants ont tendance à se disculper en pointant du doigt le niveau avec lequel les étudiants arrivent à l'Université, tandis que les étudiants blâment pêle-mêle les enseignants qui ne font pas assez d'efforts didactiques, les moyens et conditions de travail.

Sans démagogie aucune, je blâmerais plutôt l'enseignant; après tout, l'étudiant est comme une pâte à modeler; à l'enseignant de le motiver, combler ses lacunes, le former. Or les enseignants se plaignent du niveau des étudiants mais font bien peu pour y remédier, enseignant leur matière «as it is». Confrontés à cette aberration pédagogique, certains s'en tirent avec une pirouette: Ils auraient un programme à finir! Bien sûr, l'administration avec certaines de ses pratiques déplorables, et l'environnement général ou «système» y est aussi pour quelque chose.

#### **Mes Chers Collègues, ces Bourreaux d'Etudiants**

Je voudrais aborder brièvement un sujet d'importance, quoique trop souvent négligé, et qui touche aux relations Enseignants- Etudiants. Trop souvent, ces relations sont prônes à conflit et les étudiants perçoivent certains de leurs enseignants comme des monstres de susceptibilité prêts à se venger pour tout écart de conduite même minime de la part des étudiants. Si c'est vrai qu'il y a chez certains de nos collègues du manque de confiance en soi allié à de

l'incompétence et parfois même une attitude relevant d'un certain sadisme, l'antagonisme présumé envers les étudiants est inexact. Je voudrais cependant illustrer cet aspect de la question à travers une pratique abusive chez nous qui sont ces notes abyssalement basses décernées à des classes entières d'étudiants, surtout en tronc commun. Je traduirais plutôt un taux d'échec élevé par une incapacité de l'enseignant à accomplir sa mission éducative. On a l'habitude d'évaluer la performance des étudiants par des notes. Je vais ici inverser le processus et noter les enseignants par le taux de réussite dans les matières qu'ils enseignent. Voici donc ma très personnelle grille de lecture des performance des enseignants<sup>xvi</sup>:

- 70% de réussite: l'enseignant peut mieux faire
- 50% de réussite: l'enseignant est un échec
- 25% de réussite: l'enseignant est un échec absolu
- 00% de réussite (Ou zéro collectif) : l'enseignant est une catastrophe et un danger public: le larguer d'urgence.

#### **4- Quant est ce qu'une Université Devient-elle Nationale?**

Il y a d'abord un mythe qui mérite qu'on y mette un terme et qui voudrait nous faire croire que l'Université Algérienne était plus performante durant la période ayant suivi l'indépendance pour ensuite baisser continuellement en qualité. Cette affirmation ressassée par les anciens formés à cette époque pour se donner belle prestance et comme pour se dissocier du reste ne tient pas la route. En fait, une fraction non négligeable des enseignants à l'époque était des coopérants techniques de niveau d'ailleurs assez disparate et de composition plutôt hétéroclite (Pologne, France, Russie, Inde,...) qui en général ne restaient que quelques années avant de repartir. Les enseignants Algériens de l'époque étaient surtout des assistants, quelques maîtres assistants et un nombre ridiculement bas de rang magistral. Ceci resta la situation jusqu'à l'Algérianisation de l'Université et le retour des premiers boursiers dans les années 70. Il est clair qu'une Université dont le programme était rigoureusement calqué sur celui de l'Université Française et constituée en majeure partie de coopérants techniques, ne peut en aucun cas être considérée comme une Université Nationale. Malgré cela et au prix des sacrifices personnels immenses consentis par les enseignants de cette génération ainsi que maints balbutiements, le noyau de la future Université Algérienne prit socle. Le fait est là, si la colonisation a laissé émerger dans le domaine littéraire, contre son gré d'ailleurs, des luminaires de calibre mondial tels des Assia Djebar, Mohamed Dib, Malek Haddad, et autres, elle a par contre laissé derrière elle un désert scientifique.

##### **La Sempiternelle Question Linguistique**

Abordons le sujet qui fâche, le problème de la langue d'enseignement des sciences à l'Université. Rien n'est plus clivant qu'aborder la politique linguistique et essayer de comprendre comment presque soixante ans après l'indépendance la question linguistique qui n'existait pas alors par «manque de combattants», est devenu inextricable avec un système bâtard et une division schizophrénique entre l'Education nationale et l'Université<sup>xvii</sup>. Plus fondamentalement, comment une Université peut-elle être nationale quant elle n'enseigne pas dans sa langue nationale? Comment a-t-on pu accepter cette rupture pédagogique brutale entre le Secondaire et le Supérieur qui a amené pendant de nombreuses années un taux d'échec phénoménal en première année du tronc commun?

Pire encore, non seulement l'Université Algérienne n'a pas parachevé son projet national et notamment en faisant la jonction avec l'enseignement des paliers précédents, mais elle est devenue tributaire d'une langue en état d'obsolescence pour les sciences. Nos collègues et ceux de la génération précédente ont vécu dans leur chair cette dépendance handicapante à la langue

française qui ne leur permettait pas de participer à des conférences internationales que si elles se déroulaient dans un pays de la Francophonie, si ce n'est qu'avec un modeste poster, et ce au vu de leur incapacité de s'exprimer et de communiquer en anglais. D'ailleurs cela fait plusieurs décennies que la communauté scientifique Française à tranché sans tambour ni trompette sur ce sujet: toutes les conférences scientifiques mêmes celles nationales, même celles au sein des différents départements scientifiques sont exclusivement en anglais. Toutes les revues scientifiques, même celles de leur prestigieuse Académie des Sciences n'acceptent que des articles en anglais. Ajoutons qu'une proportion croissante de formations au niveau Master et Doctorat<sup>xviii</sup> sont conduites exclusivement en anglais.

Il y a donc beaucoup d'hypocrisie dans la politique française de coopération ou l'usage du français est fortement encouragé dans l'espace francophone, incentives financières à l'appui, sachant pertinemment que c'est un cul de sac et qu'il ont eux mêmes embrassé l'anglais chez eux comme langue de la science au niveau du deuxième cycle et de la recherche. D'ailleurs, les seuls pays au Monde où des meetings scientifiques sont conduits en français sont... en Afrique du Nord, au Sénégal, au Burkina Fasso...

Aurait-il pu en être autrement? Notons tout d'abord que tous les pays au Monde mêmes les plus petits, enseignent les sciences à l'Université dans leur langue nationale, je mentionnerais pêle-mêle la Corée du Sud, la Slovaquie, le Monténégro, la Lituanie... Le cas d'Israël est encore plus instructif, l'hébreu étant en effet la langue exclusive dans l'enseignement des sciences et ce jusqu'aux études de post-graduation! Écoutons ce qu'a à dire S. Irmay, un scientifique israélien de renom<sup>xix</sup>:

*«Mes collègues universitaires étrangers sont surpris lorsque je leur raconte que j'enseigne la mécanique des fluides en hébreu. Mes collègues du Technion [Institut de technologie à Haïfa] enseignent en hébreu les mathématiques supérieures, l'aéronautique, les sciences nucléaires, etc.»*

Pourquoi serait-ce t-il une gageure pour une langue de haute civilisation comme l'arabe, parlé par quelque 250 millions d'habitants et une des six langues officielles des Nations Unies ?

Notons un fait vite oublié qui est que l'arabisation des filières du premier cycle universitaire était arrivée à une phase avancée au début des années 90 et même en voie d'être parachevée si ce n'est l'arrêt du processus même et le retour au tout Français. Le regretté Djilali Liabès, notre Ministre de l'Enseignement Supérieur, en dressait l'état des lieux en fin 1991<sup>xx</sup> :

*« Je crois qu'il faut parler le langage de la vérité. L'arabisation de la 1ère année de S&T est prise en charge depuis trois ans. J'ai visité des universités où le Tronc Commun est entièrement arabisé. L'USTO songe à arabiser la 3ième année et les spécialités. Les Universités de l'Est enseignent en langue arabe depuis 3 à 4 ans. L'effort doit donc porter sur les Universités qui n'ont pas intégralement arabisées la première année.... »*

Mentionnons aussi que, contrairement à l'arabisation des différents paliers de enseignement qui s'est faite à la fin des années 60 et durant les années 70 en recourant à la coopération technique et un corps de coopérants assez hétéroclite venant de pays arabes, cette arabisation était le fait de cadres nationaux et donc bien moins «traumatisante». En fait, l'arabisation des sciences aurait pu être vu comme une opération technique à même de réconcilier les Algériens avec leur langue et d'améliorer la cohésion nationale comme cela s'est passé dans les autres pays au Monde, au lieu d'antagoniser et de polariser la situation linguistique sur la base de considérations idéologiques.

En résumé, une Université nationale est celle qui a une authenticité et un génie propre qui lui permet d'être au diapason avec les préoccupations et ambitions de la Nation. Elle doit être capable de mobiliser la communauté des chercheurs autour de buts nationaux et pour cela, elle a

besoin d'une cohésion et d'un esprit de corps sans faille. Malheureusement, hormis au niveau des slogans, l'Université Algérienne ne s'est jamais insérée dans un projet véritablement national. A part quelques zones brillantes, l'Université Algérienne a en effet largement échoué à se mettre au service tant du développement économique que de la société. Un indicateur notoire est que notre industrie est totalement déconnectée de l'Université et dépend totalement de l'expertise étrangère et de projets clés en mains. En fait, l'Université est trop souvent un simple palier où des foules d'étudiants passent un certain nombre d'années avant de se jeter dans la vie active, ou souvent fonder un foyer diplômé en main.

## **5- Quelles Réformes pour l'Université Algérienne?**

Quelles recommandations pourrais-je apporter, riche de quelque 30 années en tant qu'enseignant chercheur mais pauvre d'autant d'années de non proximité avec sa gestion et sa planification, n'ayant jamais exercé de charge administrative ni syndicale ni autre charge de la sorte? Je commencerais par un interlude, puis je proposerais des pistes qui n'engagent que moi.

### **La Malédiction des Postes de Responsabilité**

Pourquoi trop de nos responsables sont-ils hautains et méprisants? La réponse coule de source: parce qu'ils se sont tant et si bien incrustés à leurs fonctions qu'ils sont devenus intouchables. Même le meilleur des gestionnaires mis dans une situation d'autorité et d'inamovibilité va vite dériver vers l'autoritarisme et le comportement abusif. Des clans vont se constituer et des situations de dépendance mutuelle, de services réciproques, et de renvois d'ascenseur vont s'établir. Rester à son poste va aussi être pour certains de ces responsables le meilleur moyen de ne pas se faire rattraper par des casseroles qu'ils traînent et qui éclateraient au grand jour si d'autres occupaient leurs postes. Or une bonne gestion implique une circulation de personnes aux postes de responsabilité et leur mobilité. En fait, je m'empresse d'ajouter, mobilité verticale et non pas seulement horizontale! Ainsi on voudrait voir des enseignants devenir administrateurs, pour ensuite revenir après un certain nombre d'années à leurs postes d'origine, pas un recyclage des responsables entre facultés, vices directions et directions d'universités. Un administrateur ne devrait jamais être un métier pour un universitaire, et une situation où un recteur le devient à vie comme c'est le cas pour un certain nombre d'universités Algériennes, devrait être vu comme une incongruité. Pourquoi cette règle appliquée partout dans le monde, qui est aussi une règle de bon sens et de bonne gouvernance, n'est pas appliquée chez nous?

### **Autonomie de l'Université et Transparence de la Gestion**

La clé du succès des instituts de recherche de part le monde réside en leur mode de gestion autonome qui leur permet de prendre rapidement des décisions quand il le faut. Comment une Université peut-elle être compétitive alors qu'elle n'a pas de compte en devises et que si elle doit acquérir en urgence du petit matériel de l'étranger, elle doit le faire à travers des arrangements plutôt louches avec des fournisseurs locaux? Embaucher (ou débaucher parfois d'autres institutions) des spécialistes est une nécessité vitale pour qu'un centre de recherche reste à la pointe de l'innovation dans un domaine où il excellerait. Or notre capacité à embaucher est quasiment nulle, et quand bien même nous aurions des candidats de haut calibre, nous devons passer par la fonction publique pour les embaucher avec ses critères sociaux absurdes. Avec la libération de l'emploi vient la libération des salaires car personne ne viendrait exercer pour un salaire de misère<sup>xxi</sup>, même pas les Algériens de la Diaspora les mieux disposés. Seul l'autonomie des universités et surtout des labos et des centres de recherche pourrait faire bouger les choses et permettre de proposer des salaires «hors grille».

De pair avec l'autonomie vient la transparence de la gestion. En effet l'autonomie ne veut pas dire comme nos bureaucrates semble le penser, liberté de faire ce que l'on veut et de dépenser comme on veut. C'est en tous cas certainement pas pour laisser le pouvoir de décision à des roitelets de recteurs qui s'installent à vie. Au contraire, l'autonomie doit être accompagnée d'une gestion rigoureuse avec un suivi d'enfer de la part de différentes commissions de contrôle avec des audits sans complaisance.

Je me permet de narrer ici ma propre expérience ou responsable de l'École Doctorale d'Astrophysique nommé par arrêté ministériel, je n'ai jamais pu savoir le budget qui y était alloué par le Ministère et que mon Université gérait, et ce pour pouvoir faire des projections de dépenses. Même le comptable ne pouvait me répondre à cette question sans prendre l'autorisation préalable du Recteur. En fait semble t-il, les budgets des différentes Écoles Doctorales avaient été mis dans une cagnotte et l'administration décidait en interne sans aucune concertation avec les intéressés comment la répartir. A la question de comment savoir si une opération particulière pour les étudiants de mon École Doctorale était compatible avec le budget alloué, la réponse du comptable fusa dans toute son absurdité : faite une demande chiffrée et on vous informera. Tout ceci pointe vers le schémas suivant: en fin d'année, tout les fonds des Écoles Doctorales qui doivent être consommés, peuvent-être utilisés à leur guise pour un ou plusieurs projets particuliers tenus par certains collègues qui sont dans leurs bonnes grâces sans passer par des conseils scientifiques. Au fait, pourquoi les budgets devraient-ils être consommés dans leur intégralité? N'importe quel administrateur vous répondra qu'un budget non consommé complètement veut dire qu'à l'avenir ce budget subira une coupe brutale de la tutelle. Il est clair de cet exemple parmi tant d'autres que cette gestion impériale, centralisée et opaque fait perdre à notre pays des sommes faramineuses et une porte d'entrée à la corruption.

### **Pôles d'Excellence, Éclipse de l'Administration et Conflit inter-générationnel**

Notre Université malgré ses problèmes et son manque de compétitivité globale, à su développer des pôles d'excellence dans différents domaines qu'il s'agirait d'encourager et de faire fructifier. Il s'agirait aussi de mettre à la tête de nos départements et de nos Labos, ceux qui ont des idées, et surtout favoriser en particulier les plus jeunes. Je ne peux que citer ici ce qu'avait déclaré le fameux physicien nucléaire Amos de-Shalit et ancien Directeur de la Weizmann Institute of Science en Israël, lorsqu'il fut interrogé par un expert de l'ONU sur leur politique scientifique:

*«Nous avons une stratégie très simple pour le développement de la science. Un scientifique qui produit a toujours raison et plus il est jeune, plus il a raison»<sup>xxii</sup>*

Dans la même veine, il est impératif de placer l'enseignant chercheur au cœur de l'entreprise de production du savoir et concurrentement d'éloigner le plus possible l'administration du processus de décision, cette dernière ne devrait avoir qu'un rôle de support. En règle générale, les concernés, que ce soit les chercheurs, ou même les petits commerçants, les agriculteurs... sont toujours en meilleure position pour prendre les décisions optimales concernant leurs activités respectives. Citant de nouveau Amos de-Shalit dans la même référence:

*«Un projet scientifique dynamique doit être géré par des scientifiques en activité et non par des bureaucrates ou des scientifiques qui ont pu être actifs dans le passé, mais qui se sont depuis ossifiés.»*

Appliquer ces simples règles aurait un effet salutaire sur la performance de nos institutions. Mais les implémenter nécessite des institutions autonomes et là nous revenons à la case départ. Certes il y aura des couacs, même des abus ici et là, mais une gestion transparente et une bonne gouvernance devrait y remédier. D'ailleurs c'est dans le cadre d'une gestion opaque que

fleurissent les abus, l'«avantage» étant que ces abus sont en général invisibles!

### **Le Syndrome Bouteflika**

Revenons sur un sujet déjà abordé brièvement, la longévité de certains de nos top administrateurs. En effet, jouer à l'irremplaçable, agir comme on l'était, avoir une armée de sycophantes et proches collaborateurs qui vont prétendre que la personne l'est... et la-dite personne va le devenir en pratique au point où on va finir avec des «adorateurs» de cadres. Même du point de vue organisationnel, cette «irremplaçabilisation» des hauts cadres est une calamité: Une personne «irremplaçable» laissera derrière elle lorsqu'elle quittera son poste un no man's land et une administration désarticulée, ce qui mettra en péril la continuité et l'intégrité de l'institution même.

Aussi préconiserons-nous en urgence absolue une thérapeutique de choc: Débarquer tous les «irremplaçables»!

## **6- En Quête d'un Souffle Nouveau**

L'Université Algérienne, au delà de toutes les zones d'ombre déjà évoquées et aussi ses points forts, à besoin d'un souffle nouveau. Or la sorte d'état d'abattement de beaucoup d'enseignants et l'atmosphère délétère qui y règne ne permet pas d'envisager cela. Seul un Etat responsable basé sur un consensus fort, un contrat de confiance avec la communauté universitaire, et un projet de société bien mûri seraient à même d'insuffler à cette Université cet élan vital pour entreprendre des réformes radicales et douloureuses nécessaires pour sa survie, et à même de faire sa jonction avec les autres institutions performantes de par le Monde. Elle possède pour cela des ressources humaines de haut niveau présents tant sur son sol qu'au niveau de la Diaspora que peu de pays dans la région ne dispose, mais qu'une politique de navigation à vue n'a su mobiliser.

i

<https://www.elwatan.com/pages-hebdo/etudiant/les-premices-de-leffondrement-de-luniversite-algerienne-06-02-2019>

ii Et lorsque les performances académiques telles que le nombre de publications par chercheur, ou la participation à l'avancement du savoir ne sont pas au rendez-vous, on recourt à des comparaisons avec d'autres Universités nationales ou Africaines. C'est comme si une équipe sportive de deuxième division justifierait son bilan en le comparant à celui d'autres de la même division à la traîne ou celui d'équipes de dernière division...

iii Voir l'intéressante étude : «L'Algérie et les défis de l'éducation» par N.Guessoum, <http://www.arabnews.com/node/1490976>

iv Déjà en parlant de place pédagogique garantie à tout bachelier, c'est imposer à l'Université de remplir une fonction qui ne devrait pas être la sienne!

v Toute proportion gardée, c'est un peu comme faire le procès d'une compagnie nationale telle qu'Air Algérie qui obéit à un cahier de charges de sa tutelle, dont l'obligation de desservir des destinations non rentables... et de transporter des Ministres quitte à «détourner» des vols déjà programmés...

vi Ainsi, des centaines d'enseignants de mon Université se sont vus refuser durant la récente période d'arrêt des enseignements un lieu de réunion et durent à chaque fois jouer au chat et à la souris avec les gardiens pour occuper un Amphi, ces derniers ayant «des ordres». Ils ne purent non plus organiser un cycle de conférences- débats qu'ils avaient planifié. Le signal de l'administration était on ne peut plus clair: l'Université ne vous appartient pas et vous n'êtes que de simples fonctionnaires.

vii Je me risquerais à une analogie entre une institution universitaire et une usine, que j'espère personne ne trouvera indélicate: Le corps enseignant est l'équivalent des machines pour l'usine. Certains enseignants ont un rendement superlatif, ils sont la force de frappe et l'honneur de l'Université Algérienne, tandis que la masse des enseignants accomplit leur minimum syndical (Neuf heures d'enseignement, pas d'accompagnement pédagogique des étudiants qui leur ai pourtant demandé, et nominalement membres

---

de Labos mais pour lesquels ils ne contribuent pour la plupart avec aucune publication). Il reste une proportion du corps enseignant qui, titularisés trop vite, sont comme des machines obsolètes que l'on ne peut réformer parce qu'une obscure circulaire interdit cela avant qu'elles ne soient arrivées en fin de cycle.

<sup>viii</sup> Les «Colleges» aux États Unis sont des institutions universitaires souvent de très haut niveau qui n'ont pas de programme de Doctorat et dont l'enseignement ne couvre que le premier cycle.

<sup>ix</sup> Heureusement, dans une certaine proportion hélas pas assez élevée, ces juniors seront intégrés dans une équipe de recherche dépendant d'un Labo et pourront s'en sortir plus ou moins selon leur dévouement et détermination personnelle, stage de recherche à l'étranger aidant. Il est clair que les motivations pour devenir productifs sont très faibles vu que la personne a été titularisé! Ainsi nous avons encore aujourd'hui des centaines d'assistants victimes de ce piège, qui traînent dans nos Universités, recrutés sur la base d'un Magister ou même moins !

<sup>x</sup> Une vie scientifique pour un département est un environnement où il y a des séminaires hebdomadaires, une présence permanente de chercheurs (Et bien sûr où Internet marche correctement). Des groupes de recherche qui se réunissent périodiquement et organisent colloques et conférences, un département qui a élaboré une stratégie de recherche qui s'insère dans un plan national et qu'il met constamment à jour. C'est aussi un lieu où un étudiant thésard peut frapper à la porte d'un chercheur à un bureau voisin et obtenir réponses et aide multiforme.

<sup>xi</sup> George Steiner, «Maîtres et disciples», Gallimard, 2003, p.108

<sup>xii</sup> En mode parodie, son rôle serait un peu comme un bibliothécaire qui connaîtrait par cœur son fond d'ouvrages, sans en avoir lu un seul. Bien sûr pour l'enseignant, il est supposé en avoir lu un certain nombre quant même!

<sup>xiii</sup> Il y a des enseignants de physique d'un âge mûr, des stars reconnus des cours particuliers, qui peuvent vous résoudre les problèmes de physique du niveau bac les plus subtils tels que sur la chute des corps et le mouvement des satellites, et ce de manière élégante, en vrais esthètes et dans un temps minimal, mais qui ont des réponses balbutiantes quant à l'explication des saisons, ou si l'homme a foulé le sol lunaire, ou si l'Univers est géocentrique ou héliocentrique...

<sup>xiv</sup> Bien sûr, le diplôme sert à d'autres fonctions: Administrativement parlant, c'est une pièce maîtresse pour toute demande d'emploi; sociologiquement parlant, il permet d'acquérir un certain statut social et aussi de faire valoir pour les familles voulant marier leur progéniture surtout féminine...

<sup>xv</sup> Je parle ici en particulier des diplômés des sciences de l'ingénieur et des sciences tout court (Sciences biologiques, de la matière, de la Terre...) qui trouveront rarement un emploi dans leur spécialité. Les doctorants sont aussi une exception mais ils sont une minorité. La gestion, le droit, les sciences humaines s'en sortent mieux en général, quoique le chômage guette tout le monde sur un pied d'égalité.

<sup>xvi</sup> Bien sûr, je n'irais pas jusqu'à attribuer une bonne note à un enseignant dont le pourcentage de réussite de ses étudiants s'approche numériquement du taux de réélection de certains dictateurs du Tiers Monde...

<sup>xvii</sup> Ajouté à cela, le fait que l'Enseignement Supérieur soit divisé linguistiquement entre Universités de l'Est, l'Ouest et le Sud où l'enseignement des sciences se fait en arabe pour le tronc commun, et celles du Centre grosso modo où il se fait en français.

<sup>xviii</sup> En tout cas, l'enseignement est exclusivement conduit en anglais dans toutes les formations prestigieuses sans exception, telles que l'Ecole Doctorale d'Astrophysique de l'Île de France, le Master de Physique Théorique à Orsay...

<sup>xix</sup> Meta, XLIII, 1, 1998, S.Irmay

<sup>xx</sup> Djilali Liabès, Algérie Actualités, 19-25 Septembre 1991

<sup>xxi</sup> Il est clair d'ailleurs que si nous espérons bénéficier de l'expérience de nos chercheurs de la Diaspora, il faudra se contenter de contrats de coopération à court terme et non se bercer dans l'illusion d'un retour de ces fils prodiges.

<sup>xxii</sup> «Renaissance of Sciences in Islamic Countries», Muhammad Abdus Salam, edited by Dalafi H R, Hassan M H A, World Scientific, 1994